

PROMENADES DANS L'INSTANT PRÉSENT

ISBN: 978-2-88892-131-8

Copyright © 2011 by Éditions Xenia
CP 395, 1800 Vevey, Suisse.

www.editions-xenia.com
info@editions-xenia.com

Tel: +41 21 921 85 05 Fax: +41 21 921 05 57
skype: xeniabooks

Sophia Tellen

Promenades dans l'instant présent

LE VIEIL HOMME ET LA JEUNE FILLE

Traduit de l'anglais par
Marianne Costa

Illustrations originales de
Catharine Price

Xenia

À ma Muse

Remerciements

Ma plus profonde gratitude va à Oncle Joseph pour son merveilleux héritage. Il était un cadeau de la Vie.

J'ai beaucoup apprécié le soutien de longue date de deux amis remarquables : Pamela Vidal, en particulier pour ses encouragements enthousiastes et sincères lorsqu'elle lisait les versions successives de mes histoires pendant des décennies ; et Emmanuel Power dont les remarques pertinentes, incisives et parfois sévères m'ont fait avancer et donné envie d'aller plus loin. Et qui a pris les photos des rasoirs et du diapason.

Je dois beaucoup au *Geneva Writers' Group* dont le soutien m'a été très utile et aux instructeurs pour leur dynamisme, leur inspiration et leurs encouragements. Je pense en particulier à Susan Tiberghien, fondatrice et directrice de cette organisation, et à Wallis Wilde-Menozzi, l'âme même de la poésie. Je suis reconnaissante à Larry Habegger de *Travelers' Tales* pour son soutien éditorial et ses conseils.

Je remercie Jim Cooper dont la finesse littéraire et culturelle pendant les dernières relectures m'a permis de lisser les dernières aspérités du texte.

Je remercie chaleureusement Gisèle Rollier, Lise Mary Jacob et Roger Tellenbach pour leur aide à la finalisation de cette édition. Sans eux, ce livre n'aurait jamais pu voir le jour.

Mes remerciements les plus sincères à Catharine Price, l'artiste suisse dont l'imagination mythique a illustré ces histoires et en a révélé la magie dans son propre médium. Elle est une artiste bien connue à Genève.

Enfin, je voudrais dédier ma plus profonde gratitude au D^r Ibrahim Karim (Biogeometry®) pour avoir pris le temps de relire mon manuscrit et m'avoir donné des informations qui me manquaient sur le pendule de mon oncle.

Avant-propos

Assise devant la grande horloge d'acajou, je répétais fébrilement mes premiers mots de français.

Nous venions d'arriver au Caire. Ma tante, âgée d'environ quarante-cinq ans, était venue nous chercher à l'aéroport. Elle était folle de joie de recevoir son frère et ses trois nièces, d'autant plus qu'elle-même n'avait pas d'enfants.

Elle ouvrit la porte du jardin et nous précéda sur le sentier qui menait à la maison. Au même instant, trois colombes blanches sortirent du pigeonnier et s'envolèrent au-dessus de nos têtes. Le vieux jardinier, accroupi, arrosait en obturant le tuyau de son pouce pour diffuser le jet.

Ma tante conduisit mes parents et mes sœurs aînées à leur chambre et me demanda de rester dans l'entrée jusqu'à ce que l'oncle Joseph descende. Les autres le connaissaient déjà.

Un serviteur égyptien, *le suffragi*, coiffé d'un fez (*tarboosh*) rouge, vêtu d'une jellaba (*galabia*) blanche immaculée, et chaussé de babouches rouges, passa silencieusement, chargé d'un plateau de jus de fruits frais. Puis l'oncle apparut, cheveux grisonnants et lunettes sur le nez. Il avait soixante-dix ans, moi sept.

Saisie d'une crainte respectueuse, je m'emmêlai dans la syntaxe et murmurai : « Bonjour, Joseph-Oncle. »

À la fin de notre séjour, nos chemins se séparèrent et la vie nous conduisit sur des continents différents. Nous nous revîmes brièvement trois ans plus tard lorsque mon oncle et ma tante vinrent nous rendre visite dans notre maison du Cap. On me fit sortir de pension pour la journée, et on célébra mon onzième anniversaire avec un gâteau et des bougies. Mais je n'ai aucun autre souvenir de mon oncle à cette époque. Nous ne devons pas nous revoir avant de nombreuses années.



PRICE

Après avoir vécu cinquante ans en Égypte, mon oncle prit sa retraite dans le sud de la France. Dans ma vie aussi, un cycle était en train de se clore : après avoir terminé le lycée en Afrique du Sud, je partis à Londres poursuivre mes études. Mon oncle et ma tante pouvaient désormais m'inviter à passer les vacances avec eux sur la Côte d'Azur. J'accompagnais mon oncle dans ses promenades matinales, et il me racontait les histoires de sa vie. Il avait alors quatre-vingt-deux ans et moi, dix-neuf.

Pendant deux ans, je passai presque tous mes congés avec eux. Les histoires de mon oncle se déroulaient tantôt en Égypte, tantôt dans le sud de la France, mais c'est pendant cette période qu'il m'a raconté l'essentiel de ces anecdotes. J'étais absolument ravie d'avoir retrouvé mon oncle. Ce fut une époque merveilleuse. Par la suite, je me mis à voyager vers des destinations plus lointaines et je leur rendis moins fréquemment visite.

Ces promenades matinales étaient des moments délicieux, car la présence de mon oncle infusait de la magie aux instants les plus ordinaires. Avec lui, on allait à la rencontre de l'inattendu.

Près de cinquante ans ont passé depuis ces flâneries sur la Riviera.

« Note les choses que je te raconte », m'a-t-il dit un jour, « tu pourras t'y référer plus tard. »

Mais je n'en voyais pas la nécessité.

Ces souvenirs sont restés enfouis dans ma mémoire pendant des décennies. Puis un jour à l'improviste, il y a une douzaine d'années, alors que je faisais des exercices d'écriture, une fenêtre s'est ouverte et j'ai revu ces scènes avec une netteté stupéfiante, comme dans un film.

J'ai commencé à rassembler ces bribes de souvenirs et à les tisser ensemble, histoire après histoire. Pourtant, il en restait encore une que mon esprit peinait à retrouver.

Un événement m'avait longtemps intriguée, car mon oncle s'était montré particulièrement réservé à son sujet. J'essayais en vain de le faire surgir de ma mémoire. Il flottait

autour de moi comme les volutes d'un nuage et chaque fois que j'essayais de le saisir, il se désintérait.

Soudain, au beau milieu de la nuit, quelques fragments d'un souvenir scandaleux se présentèrent à ma mémoire : des phrases prononcées un soir à dîner par ma tante sur un ton de réprobation sans réplique. Et puis plus rien.

J'étais sur le point d'abandonner lorsque, un beau matin de l'année 2005, le jour de l'anniversaire de mon oncle, comme j'étais assise, l'œil vague, devant l'écran de l'ordinateur, une tasse de café à côté de moi, mes doigts se mirent soudain à voltiger sur les touches du clavier. Lorsque l'horloge sonna les douze coups de midi, l'histoire qui m'avait tant intriguée, (*La boîte à outils d'Oncle Joseph*), s'était écrite d'un bout à l'autre. Je la considérai comme un clin d'œil de l'au-delà.

Puis, d'autres priorités m'appelèrent et ma vie changea de direction. J'oubliai de nouveau ces promenades.

Bien après la mort de mon oncle, son anniversaire restait pour moi un jour particulier où je le sentais comme plus proche de la Terre. J'avais écouté les paroles de l'Ancien avec l'esprit de ma jeunesse, ne comprenant guère leur profondeur. Je ne savais pas que les graines qu'il avait semées en moi étaient destinées à germer un jour. Et j'étais loin d'imaginer que j'allais bien plus tard percevoir le miracle dans l'ordinaire et avoir envie de partager sa sagesse.

J'ai tenté de faire un portrait authentique de mon oncle Joseph, de partager ses secrets de vie et de rendre hommage à son héritage. Mais il est vrai qu'il avait déjà une vie entière derrière lui au moment où je suis née, et que, lorsque nos promenades commencèrent, je n'étais pas assez consciente pour penser à lui poser les questions que je lui poserais aujourd'hui.

Sophia Tellen
Genève, le 1^{er} juin 2011

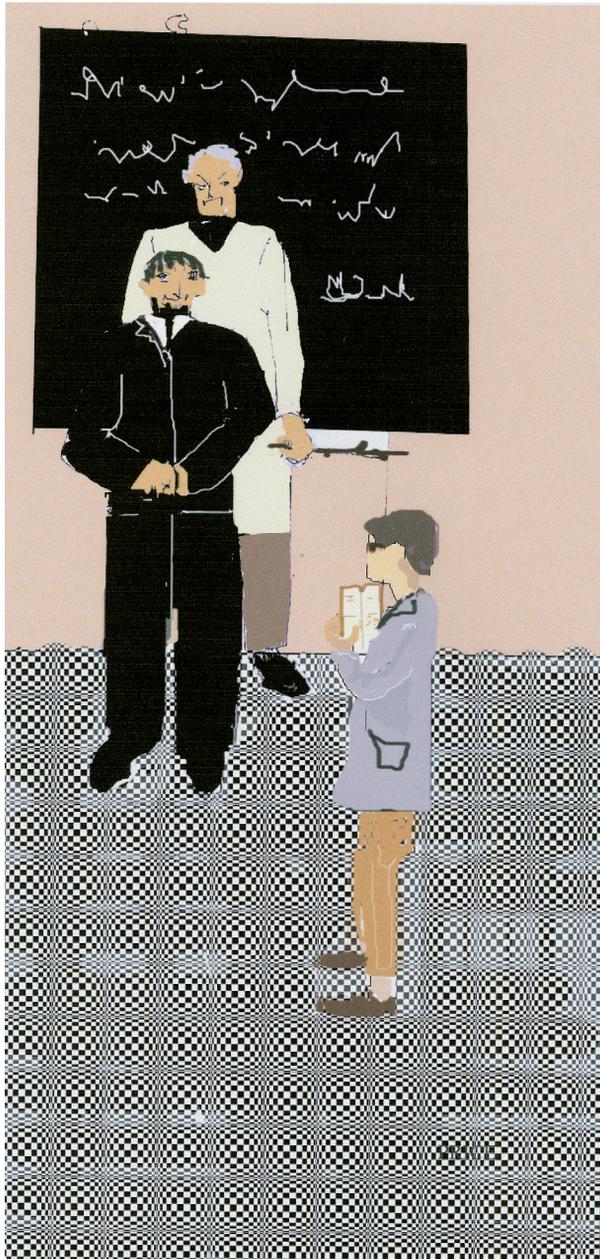
La bonne fortune d'Oncle Joseph

Oncle Joseph est né voilà cent trente ans, quand les locomotives fonctionnaient encore au charbon. Le premier de cinq enfants, il vit le jour dans les faubourgs d'une petite ville de Turquie. Sa famille n'était pas particulièrement riche, et avant qu'il ait pu finir ses études, son père devint aveugle et l'argent commença à manquer. La charge de soutien de famille revenait à Joseph. Mais d'abord, il lui fallait passer ses examens.

À la ville, tout le monde parlait le turc, mais, dans cette famille d'immigrants, la langue de tous les jours était l'espagnol. Joseph avait horreur des cours de turc qui l'ennuyaient à mourir. Plus il faisait d'efforts, moins ça rentrait. Décidément, il n'aimait pas cette langue et le professeur de turc le lui rendait bien. Mais c'était une matière obligatoire. Joseph s'exerçait donc tout seul : il ouvrait le livre au hasard, aplattissait les pages et déchiffrait le texte tant bien que mal. Et ce plusieurs fois de suite, lentement, douloureusement, avec une détermination opiniâtre, mais sans résultat. Plus il faisait d'efforts, moins il parvenait à l'enregistrer. Bien conscient de l'enjeu, il recommençait encore et encore, parfois plein d'espoir et parfois découragé, mais son esprit finissait invariablement par s'évader dans les nuages...

Joseph était intelligent, il excellait dans toutes les autres matières et voulait devenir professeur. Mais un bon niveau de turc était indispensable, et il craignait un échec à l'examen. Il s'agissait d'un oral : pas moyen de se cacher. Le jour tant redouté, l'inspecteur entra dans la classe. C'était un homme imposant aux épaules larges, d'environ cinquante ans, avec des cheveux noirs et gras aplatis sur le crâne. Il s'assit sur l'estrade à côté du professeur de turc et examina la classe sans un mot. Les genoux de Joseph se mirent à trembler.

Puis, l'inspecteur se tourna vers le professeur de turc.



« Je vais demander à un de vos élèves de lire à haute voix. »
« Mais certainement, Monsieur. »

Le professeur de turc eut un sourire patelin, sûr de lui quoi qu'il arrive. Pendant ce temps, l'inspecteur scrutait les élèves un à un avec l'air d'un commandant des armées. Un silence de mort régnait sur la classe.

« Vous », dit-il à Joseph qui s'était recroquevillé sur sa chaise. « Venez ici avec votre livre. »

Le jeune garçon prit son livre tout abimé et s'avança d'un pas hésitant vers l'estrade. Il le tendit à l'inspecteur, puis se figea. Le professeur eut un sourire malveillant et recourba d'un geste les pointes de sa moustache. Il savait que cet élève ne parlait pas un mot de turc, pas un mot ! L'inspecteur ouvrit le livre et le rendit au jeune garçon.

« Bien, Joseph, veuillez lire pour monsieur l'inspecteur, dit le professeur. »

Puis il se cala sur sa chaise, enchanté de la situation. Enfin, cet incapable allait recevoir la réprimande méritée !

Livide et décontenancé, Joseph regardait au-delà du livre ouvert qui tremblait dans ses mains. Il avait mal au crâne. Tout son sang s'était retiré dans ses pieds. Il y eut une pause terrible, puis, au prix d'un effort de volonté, il parvint à se concentrer sur le texte. Il se redressa. Soudain sa voix résonna, forte et claire, jusqu'à emplir la classe. Il commença en haut de la première page et lut sans hésitation. Vers le milieu de la deuxième page, l'inspecteur l'interrompit. « Excellent ! » dit-il. « Excellent ! Vous pouvez retourner à votre pupitre. »

Puis, affichant sa profonde satisfaction, il dit au professeur de turc :

« Je vous félicite ! Vous êtes un excellent professeur. »

Les yeux du professeur se rétrécirent, ses lèvres pincèrent. Pendant ce temps, Joseph s'était esquivé vers sa place.

« Mais comment... ? » demandais-je à mon oncle, ce fringant vieillard de quatre-vingt-deux ans.

«La chance», répondit-il d'un air enchanté. «La chance pure et simple! Tu vois, lorsque j'ai commencé à apprendre le turc, j'ai ouvert le livre au hasard et pris un dictionnaire pour déchiffrer le texte. Mais pas grande chose ne rentrait. J'ai recommencé à la même page la fois suivante, et la fois d'après encore. Quand l'inspecteur a pris mon livre, il s'est ouvert à cet endroit: le seul endroit que j'avais travaillé. Le jour de l'examen, je savais ces deux pages par cœur!»

Il m'adressa un sourire éblouissant.

«J'aurais dû rater l'examen, bien sûr. Au lieu de quoi j'ai obtenu une bourse pour aller étudier à Paris.»

«Et le professeur de turc, qu'est-ce qu'il a dit?»

«Pas un mot.»

Nous parcourions le boulevard sous un ciel d'azur, respirant l'air tout embaumé d'eucalyptus dans la douce chaleur d'un été ensoleillé. Mon oncle devint soudain plus grave.

«Il faisait un froid terrible à Paris cet hiver-là, et je suis tombé gravement malade. Nous étions deux à la faculté à avoir attrapé la même obscure maladie des poumons. L'autre élève est mort, j'ai eu plus de chance.»

«Qu'est-ce qui s'est passé?»

«On m'a envoyé en Égypte.»

«Mais qui?»

«La directrice de la faculté! Elle s'est rendue compte que nous venions de la même ville en Turquie, même si elle était partie bien avant moi. Elle m'a pris sous son aile et m'a dit: "Nathan vient d'être enterré, je ne veux pas rester les bras ballants et vous voir mourir vous aussi. Il faut partir d'urgence pour l'Égypte: le climat chaud et sec donnera à vos poumons une chance de guérir." C'est elle qui a payé mon billet!»

Le lendemain, Joseph commençait un grand voyage vers l'inconnu.

«Lorsque je suis arrivé au Caire», poursuivit-il, «je n'avais pas d'argent. J'ai dû mendier ma nourriture. Bientôt, les semelles de mes chaussures étaient pleines de trous et mon chapeau en deux morceaux.»

J'étais abasourdie. Quelle aventure !

« Un inconnu s'est ému de mon sort et m'a envoyé voir un médecin remarquable. Il m'a examiné et m'a dit : "Jette tous tes médicaments et va t'entraîner au gymnase. Il y a un excellent professeur là-bas. Prends des cours avec lui deux fois par semaine et fais tes exercices chaque jour. Reviens me voir dans un an." »

Joseph suivit l'avis du médecin.

« J'ai vidé mon flacon de médicament noir, jeté mes pilules et me suis inscrit au gymnase au cours de *guérison par le mouvement*. L'instructeur m'a soumis à un entraînement progressif, s'assurant que je fasse les exercices lentement. J'y ai participé régulièrement et, comme prévu, le climat de l'Égypte s'est révélé idéal pour moi. »

Graduellement, la santé de Joseph s'améliora.

« Au bout de quelque temps, j'avais tant d'énergie qu'après douze heures de travail au bureau, je rentrais dans ma chambre sans ressentir la moindre fatigue et j'étudiais jusqu'à minuit. Je me suis fait envoyer tous les livres du catalogue de *La Nouvelle Pensée (New Thought)* et je les ai lus avidement. C'est ce qui m'a conduit plus tard à entreprendre mon premier voyage en Inde.

« Tu étais complètement guéri ? »

« Oh oui ! Et à partir de là, j'ai fait ma vie en Égypte, sans jamais retourner en Turquie. Douze mois plus tard, je suis retourné voir le même docteur, celui qui m'avait envoyé au gymnase. Lorsqu'il a jeté un coup d'œil dans la salle d'attente, son regard est tombé sur un jeune homme débordant de santé. "Qu'est-ce que vous faites là ?" m'a-t-il demandé. "Vous n'êtes pas du tout malade !" »

Oncle Joseph me gratifia d'un sourire malicieux.

« Le docteur avait du mal à me reconnaître. J'étais devenu un petit géant. »

Le « petit géant » mesurait 1 m 65.



Oncle Joseph ose

Les nouveaux défis qui attendaient Joseph en Égypte le conduisirent à réévaluer sa situation.

Ose ! se dit-il à lui-même. Prends la décision de sortir de l'impasse. Ose oser. L'audace peut triompher. Agis dans l'Essentiel. Même *l'Absurde* peut être essentiel !

Nous sommes au début du mois de janvier, je suis en vacances chez mon oncle et ma tante qui habitent sur les hauteurs d'une petite ville de la Côte d'Azur. C'est une belle journée d'hiver, le soleil respandit, mais mon oncle a mis un manteau chaud et des gants. Il est dix heures et demie du matin lorsque nous traversons le boulevard pour entamer notre promenade. La pointe bien cirée de ses bottines de cuir noir brille à chaque fois qu'il met un pied devant l'autre. Je glisse ma main dans la sienne et me coule dans le rythme régulier, que je connais si bien et que j'aime tant, de ses pas lents et mesurés. Il marche avec grâce. Nous tournons vers l'olivieraie aux frondaisons bleu-vert, aux arbres bas et centenaires dont les branches noueuses, solides et tortueuses sont couvertes de petites feuilles oblongues et pointues au dessous argenté qui frissonnent sous la brise. Mon oncle continue son récit et me tient sous son charme.

« Au bout de quelque temps, j'ai trouvé du travail : balayeur dans des bureaux. J'étais un étranger et, en tant que tel, j'étais reconnaissant qu'on me donne l'occasion de travailler. Enfin, je commençais à gagner ma vie. Je me disais : j'ai commencé sans le sou, et voilà que je gagne deux shillings et six pence. J'en suis d'autant plus riche. »

La voix de mon oncle se fait grave.

« J'ai décidé de mettre de côté dix pour cent de ce que je gagnais, et je n'ai pas touché à mes économies durant sept ans. »

« Et ensuite, qu'as-tu fait ? »

« Je me suis rendu compte que, pour améliorer ma situation, il fallait que j'apprenne l'anglais. Je me suis donc acheté un livre d'exercices et sur le coin supérieur droit j'ai écrit : nécessité. Puis, je me suis mis à apprendre la langue tout seul, à l'aide d'un dictionnaire. »

« Mais comment vivais-tu avec si peu ? »

« Vois-tu », me répond-il calmement, « je n'avais rien au départ. Donc ces dix pour cent ne me manquaient même pas. J'ai bientôt pu envoyer de l'argent à ma famille et, le moment voulu, j'ai même été en mesure de financer la scolarité de mes frères. Puis, après la mort de mon père, j'ai invité ma mère à venir vivre avec moi en Égypte. »

« Au bout de sept ans, j'avais économisé sept cent cinquante livres. Ce n'était pas une somme énorme, mais un des directeurs m'avait remarqué. Il m'a invité à lancer une nouvelle affaire avec trois autres associés. Et mes économies représentaient ma part dans l'entreprise. »

La dernière année de la Première Guerre mondiale, l'épidémie de grippe espagnole se propagea comme une traînée de poudre dans le monde entier, faisant vingt millions de victimes. Joseph, qui avait alors dépassé la quarantaine, fut contaminé et dut faire face à sa seconde maladie grave. Il survécut à la phase aiguë, mais il eut besoin de sept ans pour s'en remettre complètement.

« J'étais si faible lorsque mon patron m'appela, que cela m'a pris cinq minutes rien que pour me mettre debout. »

Un cycle long et difficile commença. Oncle Joseph connut intimement la maladie et passa tout près de la mort. Mais il explora les alternatives, recouvra la santé et finit par se marier à l'âge de cinquante-cinq ans.

Le couple n'eut pas d'enfants, et mon oncle accueillait avec joie ses trois nièces, dont j'étais la plus jeune. Je venais souvent passer les vacances avec eux, et c'était alors qu'il me racontait les histoires de sa vie.

Bien plus tard, mon oncle devait découvrir une nouvelle science : l'utilisation d'un pendule pour avoir accès à des niveaux d'énergie imperceptibles aux cinq sens. Identifier et

mesurer les fréquences de la nature devint sa passion. Pour lui, le pendule faisait office de Troisième Œil et lui permettait de recueillir des informations sur sa santé, d'ajuster son énergie et de retrouver son équilibre. Il fut ainsi capable de maintenir harmonie et bien-être jusqu'à la fin de ses jours. En réalité, l'utilisation du pendule devint pour lui un art de vivre.

* * *

Une douce après-midi, pendant ces mêmes vacances sur la Côte d'Azur, mon oncle m'invita à l'accompagner pour une courte promenade. Nous tournâmes à droite et pénétrâmes dans un parc avoisinant.

Il était d'humeur joyeuse et insouciant, et il se mit à me raconter une aventure qu'il avait vécue en Égypte.

« Une fois, il m'est arrivé de louer un train entier pour moi tout seul » commença-t-il, le regard pétillant. Les yeux bruns de mon oncle se mirent à danser. « J'étais assez timide à l'époque, mais ma mère était une marieuse acharnée. Dès qu'elle organisait un dîner, elle plaçait une charmante personne à ma gauche. Je parlais poliment avec elle, comme avec les autres convives, mais cela n'allait jamais plus loin. Le lendemain, ma mère me demandait : "Qu'as-tu pensé de cette jeune femme ?" Cela ne me serait pas venu à l'esprit que cette personne avait été placée exprès à côté de moi. Alors, en toute innocence, je répondais : "Quelle jeune femme ?" »

Son visage se plissa en un sourire contagieux.

« Mais ma mère était déterminée. J'étais son fils, et elle allait me trouver une épouse ! », poursuivit-il dans un élan joyeux. « Une fois, elle a même invité deux beautés éminemment éligibles et m'a assis entre les deux. Le lendemain, elle m'a demandé si cette compagnie m'avait plu. "Merci", lui ai-je répondu. "J'ai passé une excellente soirée". » Il se mit à rire.

« J'ai failli conduire ma mère au désespoir ! »

Les souvenirs affluaient à la mémoire de mon oncle.

« Un jour, les événements m'ont rattrapé. Une jeune et ardente beauté hongroise est arrivée au Caire : ta tante. Elle



c.price

donnait des cours privés de gymnastique et de danse libre. Un ami, qui savait que je me passionnais pour le mouvement, me la présenta. Je l'engageai pour qu'elle donne des leçons à l'orphelinat local. »

« Avec le temps, je devins plus proche d'elle. J'étais touché par sa beauté et sa grâce juvénile. Mais j'avais vingt-cinq ans de plus qu'elle, et j'hésitais ; cela allait me prendre sept ans pour me décider. »

« Lorsque j'en ai finalement parlé à ma mère, elle a simplement dit : "Enfin !" Et, profondément émue, elle a remercié ma fiancée. "Vous avez sauvé mon fils de la solitude", lui a-t-elle dit par la suite. »

Ces souvenirs allumaient une lueur dans ses yeux.

« Mais à l'époque de l'événement dont je te parle, j'étais encore célibataire, et je voulais absolument rencontrer une certaine dame ! Elle était sur un bateau, qui mouillait à Port-Saïd pour vingt-quatre heures seulement, en provenance de l'Inde. Il fallait que je fasse vite. Or, à ce moment précis, tout le pays était immobilisé par une grève des trains ! »

« Tu n'aurais pas pu prendre une voiture ? »

« La route du désert était trop peu sûre. »

« Alors qu'as-tu fait ? »

« J'ai loué un train... »

Et le train, avec son unique passager à bord, a roulé à toute vapeur du Caire à Port-Saïd : deux cent vingt kilomètres dans la poussière !

Le récit de mon oncle redonnait vie à ce souvenir.

Un élégant paquebot *Castle* orne le port de sa présence. Devant la passerelle, une sentinelle rigide monte la garde, interdisant l'accès au bateau.

Oncle Joseph, désormais Président de la Corporation, s'avance vers lui.

« Je souhaite embarquer », dit-il.

« Le bateau est en quarantaine, Monsieur, personne ne monte, personne ne descend. »

« Je suis venu pour embarquer. »

« J'ai mes ordres ! » rétorque le petit homme. « Des ordres d'en haut ! »

« Et pourtant j'embarque. »

« Écoutez, mon brave, personne ne monte, personne ne descend. Me suis-je bien fait comprendre ? »

« Parfaitement », répond Oncle Joseph en s'avançant. « Je monte ! »

« Mais pour quoi faire ? » demande le garde contrarié.

« Cela ne vous regarde pas ! Écartez-vous, s'il vous plaît. »

Joseph grimpe sur la passerelle, la tête haute, et pose le pied sur le bateau. La dame qu'il souhaite rencontrer l'attend.

Ce qu'ils se sont dit, personne ne le saura jamais. Mais le lendemain, les journaux proclament :

*Le Coup du Siècle
Un Magnat loue un train privé
Plusieurs millions de dollars en jeu*

Les yeux de mon oncle pétillaient. « Les reporters sont allés jusqu'à me déclarer l'homme le plus riche d'Égypte. C'était pure spéculation, bien entendu, car personne n'avait la moindre idée de ce qui se tramait. »

« Mais, mon oncle ! Tout ça pour rencontrer une dame ? »

Son sourire me fit chaud au cœur.

« La dame que j'ai eu le privilège de rencontrer était une des plus grandes visionnaires de son époque. »



Oncle Joseph lance un SOS

Installé pour sa retraite sur la Côte d'Azur, Oncle Joseph vivait dans le rythme de la paix ; la paix émanait de chacun de ses gestes, dans presque toutes les situations. Le tumulte, l'agitation et le bruit semblaient glisser sur lui comme l'eau sur les plumes d'un canard, il accomplissait calmement ses tâches quotidiennes, sans hâte. Sa vie était enracinée dans un ordre qui lui était propre, on savait à l'avance ce qui allait se passer et quand. Ses meilleures alliées étaient sa femme, ma tante, sa conseillère psychique, Aymone, et sa précieuse montre, un « oignon » de gousset, logée dans la poche de son gilet, discrètement retenue par une chaînette en or.

Chaque jour, mon oncle se situait dans son petit monde et dans le plus grand. Il y avait le *temps-de-la-porte-ouverte* et le *temps-de-la-porte-fermée*. Lorsqu'il commençait sa journée, le murmure de sa *Prière du Matin* émanait de sa chambre comme un baume. Puis, selon les nécessités de la journée, il choisissait l'un de ses pense-bêtes : *Patience* (une carte verte) ou *Gardez le Sourire* (une bleue), qu'il posait sur le manteau de la cheminée comme une loyale sentinelle postée au seuil de son esprit. C'est lui qui les avait fait imprimer et il s'y référait constamment. Elles lui servaient aussi de cartes de visite.

Oncle Joseph établissait son horoscope pour la semaine et le consultait quotidiennement. Il s'alignait avec les énergies cosmiques en jeu et vivait dans l'espace qui réside entre le temps cosmique et le temps humain. Et pourtant, rien en lui n'était nébuleux : il gardait fermement les pieds sur terre.

Après ses prières, mon oncle faisait quelques exercices debout. Ensuite, il s'allongeait sur le sol pour un entraînement respiratoire bien particulier. « Cet exercice est très efficace pour renforcer ta capacité respiratoire », me dit-il. « Allonge-toi sur le sol, les bras le long du corps et commence par vider

patience

keep
smiling

morning
prayer



price

tes poumons en arrondissant les lèvres comme pour siffler jusqu'à ce que l'air soit complètement expulsé, et laisse-les se remplir naturellement. Trois fois de suite. Puis, en amenant les bras à la verticale extrêmement lentement, par des micro mouvements, laisse à nouveau tes poumons se remplir naturellement. Là, en maintenant les bras immobiles, expire et inspire de la même manière trois fois. Ensuite, tu passes à la position suivante, les bras allongés sur le sol au-dessus de la tête. Cette série complète : le long du corps, vertical à 90 degrés, au-dessus de la tête à 180 degrés et retour, doit être répété à trois reprises. Après un certain temps d'entraînement, tu pourras reprendre l'exercice en tenant entre les mains un livre, léger au début et plus lourd à mesure que tu progresses. »

Ensuite, il prenait son petit-déjeuner : des biscottes et du thé, avec du miel ou de la confiture et parfois une pomme. Mon oncle apparaissait dans sa robe de chambre de laine bleu pâle, recevait son baiser du matin, nous en gratifiait chacune d'un autre en retour, et retournait dans sa chambre avec la table roulante. Une fois habillé, il travaillait au moins une heure à son bureau. À dix heures et demie, il était prêt à sortir.

Chaque fois que moi, sa nièce, étais en vacances, il m'invitait à me joindre à sa promenade matinale. J'adorais ce rituel. Dès que nous sortions de l'appartement, j'accordais mes pas aux siens.

Mon oncle Joseph était un homme très précis en toutes choses, et lorsqu'il s'agissait du temps humain, sa montre de gousset prenait une importance toute particulière. Il y avait comme une touche d'éternité dans son geste lorsqu'il l'extrayait de sa poche de gilet et dans le regard attendri qu'il jetait aux aiguilles effilées tournant sur le fond finement peint de chiffres romains. Ça n'était pas une montre ordinaire : elle possédait un cadran lumineux. Jour et nuit, il pouvait toujours lire l'heure avec précision et clarté, à la seconde près. Cette gardienne du temps argentée et patinée inaugurerait, puis concluait sa journée. Chaque soir, il la re-

montait méticuleusement, avant de la poser sur sa table de nuit où elle tictaquait à la perfection.

Cette montre représentait également le temps historique.

« Je l'ai achetée en Autriche pendant la Grande Dépression », me confia-t-il un jour en la sortant de son gousset. « La monnaie n'avait alors presque pas de valeur. Elle m'a coûté des milliers de schillings, mais c'était tout de même une excellente affaire. »

* * *

Un jour, à la fin de mes premières vacances de Pâques avec mon oncle et ma tante, une grève des chemins de fer fut décrétée en France ; les trains étaient rares. Ils avaient beaucoup de retard. Il fallait que je rentre à Londres où je vivais à l'époque, et nous ne savions pas comment faire.

Oncle Joseph, passionné par son étude de l'inconnu, le traquait jusqu'à ses racines les plus enfouies. C'est dans ce but qu'il rencontrait, deux fois par semaine, une conseillère psychique capable de lui fournir des informations précises, voire au moyen de formules mathématiques.

Bien sûr, je savais que mon oncle recevait de mystérieuses visites d'une certaine dame. Je le savais, car en toutes saisons, à Noël, à Pâques ou pendant les grandes vacances, tous les mardis et les jeudis après-midi, ma tante m'exilait soudain dans la mansarde à l'étage, m'intimant l'ordre de faire une sieste.

Mais ce mardi-là, dans la matinée, Oncle Joseph me prépara à la visite. Il me dit qu'il travaillait régulièrement avec une conseillère de la région. En raison de la grève, il allait m'appeler pour que je la rencontre. Il lui soumettrait alors la question.

Lorsque j'entrai dans la chambre de mon oncle l'après-midi du même jour, les portes-fenêtres donnant sur le boulevard étaient entrouvertes. Les rideaux de damas bleu pâle étaient légèrement tirés. L'arôme des huiles essentielles embaumait la pièce, parfois de lavande, parfois de thym, parfois de romarin ou de pin.

Mon oncle était assis devant son écritoire, un carnet ouvert devant lui et le stylo plume prêt à l'emploi.

Dans le fauteuil crapaud bleu clair se trouvait une femme svelte et modeste, simplement vêtue, d'environ trente-cinq ans. Son front était marqué d'une profonde ride verticale, ses yeux bleu-gris, très clairs, m'inspirèrent une confiance immédiate. Mon oncle nous présenta. Elle s'appelait Aymone. Mon oncle lui demanda, puisque les trains étaient en grève, ce qu'elle nous conseillait de faire : devais-je retarder mon retour, ou partir quand même ?

La dame, était assise paisiblement, les mains sur les genoux. Après un moment de silence, elle me regarda et dit : « Vous pouvez partir en toute sécurité. Votre train sera à l'heure. »

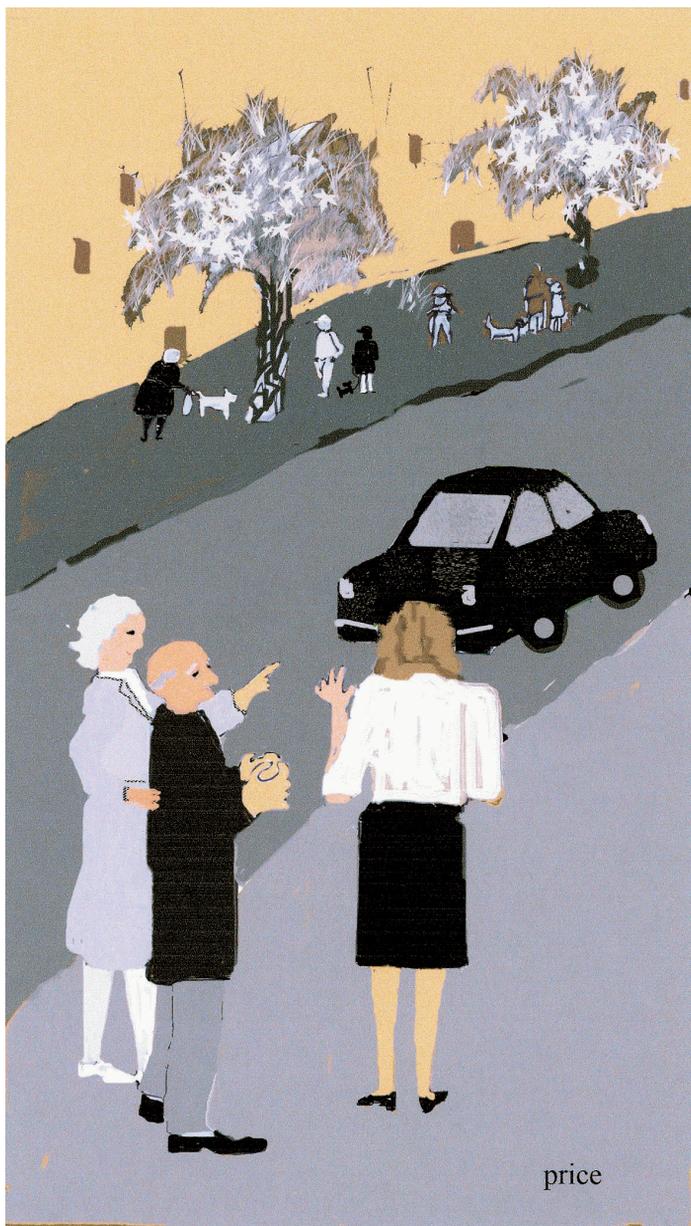
Et ce fut le cas !

* * *

Oncle Joseph ne laissait rien le détourner de ses recherches. Il s'intéressait à la science, à l'astrologie, aux couleurs, aux sons et aux parfums, à des sujets ordinaires ou mystérieux. Ma tante posait sur tout cela un regard plutôt réprobateur. Mais à cette époque, elle avait un souci plus pressant : le mauvais état de leur vieux tacot. Malgré le harcèlement de sa femme, mon oncle restait sourd à ses plaintes et campait sur ses positions. Mais, certaine d'avoir raison, ma tante ne renonçait pas.

Oncle Joseph décréta que la vieille voiture allait devoir tenir encore un an. Alors elle se décida : cette affaire exigeait de l'audace et elle le savait. Il lui fallait une alliée. Sans hésitation, elle s'adressa à son Ennemie Jurée ! Indirectement, bien sûr. Elle continua à harceler Joseph jusqu'à ce qu'il finisse par s'en référer à sa conseillère : *Notre vieille Peugeot est-elle toujours sûre ?*

« Non, plus du tout ! Votre voiture est devenue dangereuse », fut la réponse courte, claire et nette d'Aymone, au grande triomphe de ma tante. Cela ne plut pas particulièrement à mon oncle, mais il accepta d'acheter une nouvelle voiture, ce qui fit à son épouse un plaisir extrême.



Notre vieille Peugeot est-elle toujours sûre ?